

Alain VUILLEMIN¹

**Les errances d'un chevalier solitaire dans
L'épopée du Livre sacré d'Anton Dontchev**

Résumé

L'épopée du Livre Sacré est un roman d'Anton Dontchev, un auteur bulgare, publié en 1998 en Bulgarie et traduit en France en 1999. Il raconte comment, vers 1218-1219, le livre secret des bogomiles bulgares est parvenu en France jusqu'à leurs frères albigeois, en Languedoc, en pays occitan. Il s'inspire de très nombreuses lectures de la littérature épique et courtoise du XIII^e siècle, en latin et en français, en langues d'oc et d'oïl, et de sources plus récentes, historiques et littéraires, des XIX^e et XX^e siècles. Il s'y mêle aussi des références à des tapisseries médiévales, à des tableaux religieux du XV^e siècle, italiens, espagnols ou portugais, et à des peintres modernes, anglais et français du XIX^e et du XX^e siècles. C'est un regard singulier, bulgare, rare dans la littérature moderne consacrée à l'histoire de la croisade menée au début du XIII^e siècle, en Occitanie, contre les albigeois. C'est une longue rêverie solitaire, pseudo-autobiographique, un long retour sur soi nourri des aventures passées, des pensées intimes et des réflexions morales et spirituelles du narrateur, un chevalier français, d'abord croisé puis révolté contre la papauté et contre l'Inquisition.

Mots-clés : Anton Dontchev ; fiction autobiographique ; bogomilisme ; albigeïsme ; catharisme ; convergences entre la Bulgarie et la France

Abstract

The Wanderings of a Lonesome Knight in

***The Strange Knight of the Sacred Book* by Anton Dontchev**

The Strange Knight of the Sacred Book is a novel by Anton Dontchev, a Bulgarian author, published in 1998 in Bulgaria and translated in France in 1999. It tells how, around 1218-1219, the secret *Book* of the Bulgarian Bogomils arrived in France to their Albigenian brothers, in Languedoc, in Occitan country. It is inspired by numerous readings of epic and courtly literature of the thirteenth century, in Latin and French, in the languages of oc and oïl, and more recent, historical and literary sources, of the nineteenth and twentieth centuries. There are also references to medieval tapestries, to 15th century religious paintings, Italian, Spanish or Portuguese, and to modern, English and French painters of the 19th and 20th centuries. It is a singular, Bulgarian look, rare in modern literature, and devoted to the history of the crusade carried out at the beginning of the 13th century, in Occitania, against the Albigenians. It is a long solitary, pseudo-autobiographical reverie, a long return to oneself nourished by past adventures, intimate thoughts and moral and spiritual reflections of the narrator: a French knight, at first a crusader, later a rebel against the papacy and the Inquisition.

Keywords: Anton Dontchev; autobiographical fiction; Bogomilism; Albigeism; Catharism; convergence between Bulgaria and France

¹ **Alain VUILLEMIN**, Professor Emeritus of Comparative Literature, specialist in the study of political ideas and myths in the European literatures of the 20th and 21st centuries, author of *Le dictateur ou le dieu truqué dans la littérature française et anglaise* ("The Dictator or the False God in French and English literature", 1989) and, in collaboration, of several works on dictatorship and authoritarianism in European literatures between 1947 and 1989. His most recent works are *Les écrivains contre les dictatures* ("Writers against Dictatorship", 2015), *Reflets des dictatures à travers la littérature européenne* ("Reflections of Dictatorship in European Literature", 2018), *Cathares, Bogomiles et Pauliciens à travers les arts, l'histoire et la littérature européenne* ("Cathars, Bogomils and Paulicians in Art, History, and European Literature", 2018), *La légende de Catarina Paraguaçu et de Diogo Álvares Caramurú, un mythe littéraire moderne* ("The Legend of Catarina Paraguaçu and Diogo Álvares Caramurú: a Modern Literary Myth", 2018).

Prix Balkanika de la meilleure œuvre de fiction balkanique en 1998, *Странният рицар на свещената книга* (*Stranniyat ritsar na sveshtenata kniga*), *L'épopée du Livre sacré*, est un roman historique d'Anton Dontchev², un auteur bulgare né en 1930. Ce récit a été traduit en français dès 1999 par Veronika Nentcheva et Éric Naulleau. Ce « Livre sacré », c'est « le livre secret des bogomiles » (15). Il aurait été « écrit de la main du pape Bogomile » (72), vers l'an mil, en Bulgarie. Il aurait contenu les racines de cette doctrine. Il aurait été « le boutefeux des hérésies du monde entier » (19) au cours du XIII^e siècle. Le roman en raconte l'histoire de son acheminement, caché à l'intérieur d'une « rogatina creuse » (89)³, un épieu, entre la ville de « Tarnov »⁴ (31), la capitale du second royaume ou empire bulgare, et le château de Montségur, « l'ultime forteresse des albigeois » (244), en Languedoc. Ces événements se seraient déroulés entre 1211 et 1235 environ. Ce récit est tragique. Les trois bogomiles, Iassen, Vlad et Lada, une jeune fille, qui avaient été chargés d'escorter le narrateur de ce récit, un chevalier français, occitan, appelé Henri de Ventadorn, au cours de ce voyage de retour vers la France, meurent, chacun à son tour. Iassen, le premier, est tué par des pirates mahométans. Vlad, le second, est blessé à mort par une flèche tirée par un brigand à leur arrivée en France, sur « les terres [d'un] baron d'Orthaville » (155). Lada, la dernière, est capturée par un moine dominicain et par un Inquisiteur, « Robert le Bougre »⁵, lors de la traversée des Alpes. Quant au protagoniste, Henri de Ventadorn, il est une espèce de chevalier errant, solitaire, Il raconte ses aventures et ses errances entre l'Italie, le Languedoc, la Grèce, la Bulgarie, la Lombardie, les Alpes, la Provence, l'Ariège, jusqu'au château de Montségur où, on le devine à la dernière page, il serait mort le 16 mars 1244, lors du bûcher qui suivit la capitulation de cette forteresse. Qu'en est-il de cette quête, des aventures qui sont rapportées, des pensées intimes qui sont révélées, des convictions incertaines qu'elles expriment et, enfin, des distorsions introduites par la traduction même du titre de ce livre ?

I. LES AVENTURES RAPPORTÉES

En cette *Épopée du Livre sacré*, les aventures qui sont prêtées à ce chevalier sont attribuées par l'auteur, Anton Dontchev, à un narrateur fictif qui dit « je », qui est appelé tantôt « Henri de

² Anton Dontchev (né en 1930), écrivain, membre de l'Académie bulgare des sciences. Son roman, *Странният рицар на свещената книга*. ИК „Библиотека 48“, София, 1998 “[*Stranniyat ritsar na sveshtenata kniga*. ИК „Библиотека 48“, Sofia, 1998], a été ré-édité en 2017 à Sofia par les éditions Zachary Stoyanov (Захарий Стоянов). Il a été traduit du bulgare en français dès 1999 par Veronika Nentcheva et Éric Naulleau, sous le titre : *L'épopée du Livre sacré*, aux éditions Arles / [Paris], Actes Sud / L'esprit des Péninsules.

³ Une « rogatina » est une lance, un épieu utilisé à l'origine pour la chasse aux ours dans les pays slaves.

⁴ « Tarnov », dans la traduction de Veronika Nentcheva et Éric Naulleau, ou « Veliko-Tarnovo » aujourd'hui, en Bulgarie.

⁵ Robert le Petit, dit « Robert le Bougre » par déformation de « Robert le Bulgare » (dates de naissance et de décès inconnues), membre de l'ordre dominicain des Frères prêcheurs, Inquisiteur en Bourgogne en 1233-1234, puis Inquisiteur général du royaume de France de 1236 à 1239, démis de ses fonctions en 1239 par le pape Grégoire IX en raison de sa brutalité.

Ventadorn », tantôt « Boyan de Zemen »⁶, du nom d'un hérétique bulgare rencontré lors de la prise de la ville de Lavaur, le 3 mai 1211, par les troupes du comte Simon de Montfort⁷ et dont il aurait assisté au supplice. Ce faisant, ce personnage reconstruit en quelque sorte la chronique de sa propre vie. Il ressuscite son passé. Il se remémore ses errances. Il n'est pas toujours sûr de s'en souvenir exactement. Dans cette perspective, cette confession est une sorte de très longue rêverie, celle d'un chevalier « étrange »⁸, singulier, voué à une espèce de malédiction obscure qu'il ne comprend pas toujours très bien. Ce qu'il dit de sa vie et des événements dont il a été le témoin, des croisades auxquelles il a participé, des missions secrètes qu'il a accomplies et des hésitations qui l'auraient sans cesse tourmenté, en est l'illustration.

Ce chevalier a été vaillant. Les épreuves l'ont désabusé. C'est un vieil homme désenchanté, mutilé, estropié, éborgné qui s'exprime, révèle-t-il au terme de son récit. Il a tenté « de servir le Christ et la sainte Église » (23) et d'être un exemple de héros chrétien. Il a « par trois fois pris la croix pour combattre d'abord à Jérusalem » (10) lors de la troisième croisade conduite entre 1189 et 1192 par le roi de France Philippe-Auguste et par le roi d'Angleterre Richard Cœur de Lion, qu'il a connus ; puis, « ensuite à Constantinople » (10) au moment de la quatrième croisade entre 1202 et 1204 « et, enfin contre les Albigeois » (10) lors de la croisade menée en Languedoc par les barons du nord entre 1209 et 1218. Il a participé à de nombreuses batailles, dont le sac de Constantinople en 1204 et la prise de Lavaur, en Languedoc, en 1211. Il a été témoin de la mort du comte Simon IV de Monfort⁹, le 25 juin 1218, devant la ville de Toulouse. Il a été fait écuyer au royaume de Jérusalem, vers 1189. Il est devenu chevalier vers 1192, à son retour de cette troisième croisade. Il a été capturé par des Coumans¹⁰, en avril 1205, lors de la bataille d'Andrinople, perdue par les croisés. Il est resté deux ans prisonnier des Bulgares, à Tarnov, jusqu'à la mort du tsar, Jean Kaloyan. Mais, dès l'âge de vingt-cinq ans, dit-il, « j'étais las de tuer et de voir tuer » (31). L'appel du pape Innocent III en 1208 à mener une croisade en Provence et en Languedoc contre les ennemis de la Papauté, peu après l'assassinat de son légat Pierre de Castelnau¹¹, le 14 janvier 1208, à Trinquetaille, près d'Arles, achève de lui dessiller les yeux.

⁶ « Boyan », selon la translittération populaire et non pas « Boïan » comme le voudrait la translittération savante, correspond à l'orthographe de ce prénom telle qu'elle a été adoptée par Veronika Nentcheva et Éric Naulleau, les deux traducteurs en français de *L'épopée du Livre sacré*.

⁷ Simon IV de Montfort (1160-1218), seigneur de Montfort-l'Amaury de 1188 à 1218, comte de Leicester en 1204, vicomte d'Albi, de Béziers et de Carcassonne de 1213 à 1218, comte de Toulouse de 1215 à 1218, principale figure de la croisade menée contre les Albigeois à partir de 1209.

⁸ « étrange » : traduction littérale de « Странният » dans l'intitulé bulgare du titre bulgare de *L'épopée du Livre sacré* : *Странният рицар на свещената книга* [*Stranniyyat ritsar na sveshtenata kniga*] (*L'étrange chevalier du Livre saint*).

⁹ Simon IV de Monfort (1160-1218), seigneur de Montfort-l'Amaury, comte de Leicester en 1204, vicomte d'Albi, de Béziers et de Carcassonne en 1213, comte de Toulouse de 1215 à 1218, et principale figure de la croisade contre les Albigeois.

¹⁰ « Coumans » : nom d'un peuple turcophone originaire de la région du fleuve Kouban, au nord du Caucase.

¹¹ Pierre de Castelnau (vers 1170-1208), moine cistercien, nommé légat pontifical en 1203.

Il avait compris que cette expédition correspondait à « la plus vaste entreprise de pillage jamais conçue, au nom de la foi et du Christ » (34). Sa décision aurait été immédiate : « J'étais catholique. Je voulais de l'or et des terres » (34). Il est ainsi allé jusqu'au terme de son propre reniement. Il en fait l'aveu : « lorsque je cousis pour le troisième fois la sainte Croix sur ma cape, ce fut pour partir combattre des chrétiens ». Ce faisant, il avait renié ses « serments et [son] honneur » (242). Dès lors, il n'avait plus été qu'un chevalier « mercenaire » (24), un pillard et un soudard. Tel a été son itinéraire.

Parce qu'il était resté captif du tsar Kaloyan¹², à Tarnov, la capitale du second royaume ou empire bulgare, pendant deux années, entre 1205 et 1207, ce « chevalier Henri » (11) parle la langue bulgare. C'est la raison pour laquelle il a été remarqué par le cardinal Ugolino, le futur pape Grégoire IX¹³, qui le fait venir à Rome, au château Saint-Ange, par une matinée pluvieuse, sur la fin de l'été 1218, comme le rapportent les premières pages du roman. Ce cardinal a décidé en effet que ce serait lui, « Henri de Ventadorn, qui rapportera ici [à Rome] ce livre [secret des bogomiles] afin qu'il y demeure celé jusqu'à la fin des temps » (16). Il est absous par avance de tous les péchés qu'il pourrait avoir à commettre. Telle est la mission dont ce chevalier solitaire a été chargé. En cédant aux injonctions du cardinal Ugolino, ce chevalier solitaire a tenté de servir à sa manière la très « Sainte Église » (197). Il explique aussi, au douzième jour de son récit, avoir toujours oscillé entre ce qu'il « nomme Dieu » (229) et le désespoir. Il croit en Dieu. Il le cherche. Il prie matin et soir, affirme-t-il. Il est convaincu « qu'il existe quelque puissance invisible au-delà des apparences [...]. Mais il arrive [qu'il se] retrouve soudain environné de ténèbres, [que] plus rien n'ait de sens. Plus rien » (229), confesse-t-il aussi. Ses missions successives, d'abord comme « émissaire secret du Saint-Père » (87), puis comme gardien et protecteur déclaré du *Livre* des bogomiles, reflètent ces contradictions. Au terme de sa vie, comme le lui fait remarquer Gosselin, l'un des dignitaires albigeois qui s'étaient réfugiés au château de Montségur, il serait même devenu un « hérétique parmi les hérétiques » (253). Ces antinomies n'en sont peut-être pas.

Ce chevalier perdu, égaré, pourrait être au contraire un élu, chargé par Dieu d'accomplir une mission mystérieuse, unique. Un épisode singulier coupe en effet l'action au cinquième jour du récit. On est en Bulgarie, à proximité de la ville de Tarnov. Le narrateur se trouve dans une vaste grotte. Il assiste à une cérémonie étrange. Chaque année, explique l'Ancien, le supérieur de la communauté bogomile du lieu, un oiseau, un pigeon, doit désigner « trois nouveaux gardiens du Livre sacré » (82-

¹² Jean Kaloyan (1170-1207), en bulgare Иван Калоян, Joanisse Calojean en ancien français, roi ou tsar entre 1197 et 1207 du Regnum Bulgarorum et Valachorum, le Royaume des Bulgares et des Valaques.

¹³ Grégoire IX (1145 - 1241), né Ugolino de Anagni ou Hugolin d'Anagni, pape de l'Église catholique de 1227 à 1241.

83). L'oiseau s'envole. Il décrit quelques cercles. « À trois reprises », note le récit, « [...] il revint se percher sur mon épaule » (83). Dès lors, le narrateur était devenu « l'unique gardien du Livre » (83). Un miracle s'était produit. Une puissance supérieure, transcendante, s'était exprimée. « Le Créateur » (83) attendait de celui qui a été désigné ainsi qu'il accepte ce choix. L'anecdote reprend et transpose en fait l'argument d'une légende forgée en France et en Espagne aux XIII^e et XIV^e siècles, celui du miracle de Fanjeaux¹⁴, représentée par plusieurs peintres, Fra Angelico¹⁵, un dominicain italien ; Pedro Berruguete¹⁶, un autre dominicain espagnol ; Bartolomé de Cárdenas¹⁷, un artiste d'origine portugaise. C'est une fable catholique prêtée à saint Dominique de Guzman¹⁸, le fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs. En 1207, rapporte Pierre des Vaux-de-Cernay¹⁹ dans son *Histoire de l'hérésie des albigeois*, une controverse aurait opposé à Fanjeaux un prédicateur catholique, Dominique de Guzman, envoyé en mission en Languedoc, à Guilhabert de Castres²⁰, l'évêque hérétique de Toulouse. Comme les assistants ne parvenaient pas à les départager, on en appela à Dieu. On se livra à une « ordalie », à une épreuve par le feu. On alluma un grand foyer. On y jeta leurs notes respectives. Les écrits des hérétiques se consumèrent aussitôt. Ceux de Dominique de Guzman demeurèrent intacts. Dieu avait jugé. Il avait tranché en faveur des catholiques. Dans *L'épopée du Livre sacré*, l'argument de la légende est inversé : le pigeon qui se pose sur l'épaule du narrateur dans la caverne où il est initié aux mystères des bogomiles se substitue à la colombe, la représentation traditionnelle de l'Esprit saint dans la tradition chrétienne. Qu'il s'appelle Henri de Ventadorn ou Boyan de Zemen, ce personnage, ce chevalier perdu devient à cet instant un « pur », un « parfait », un hérétique absolu.

La dernière aventure qui est rapportée est enfin celle de la rédaction de cette confession, l'écriture même de ce roman intitulé *L'épopée du Livre sacré* par Anton Dontchev. Le narrateur est en même temps le scripteur de ce récit en effet. Il est devenu un vieil homme, âgé de soixante-quatre ans environ au moment où commence le récit. Il a été mutilé, torturé par l'Inquisition. Il a subi le supplice de l'étirement²¹. Il a perdu l'usage de sa main droite. Il écrit de la main gauche. Il se remémore les principaux événements de sa vie depuis son départ du château des Ventadorn vers 1186 jusqu'à sa

¹⁴ Fanjeaux, près de Carcassonne dans le département de l'Aude.

¹⁵ Fra Angelico (vers 1395-1218), de son vrai nom Guido di Pietro, en religion Fra Giovanni, moine dominicain et peintre italien, connu sous le nom de Fra Angelico après sa mort.

¹⁶ Pedro Berruguete (1450-1504), peintre espagnol.

¹⁷ Bartolomé Cárdenas (1440-1498), peintre espagnol.

¹⁸ Dominique de Guzman ou Domingo Núñez de Guzmán (vers 1170-1221), prêtre catholique, hostile à l'hérésie des « bons hommes » ou des « bons chrétiens » albigeois, fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs appelés aussi « dominicains », canonisé par l'Église catholique en 1234.

¹⁹ Pierre des Vaux-de-Cernay ou Pierre de Vaulx-Cernay, en latin *Petrus monachus coenibius Vallium Cernaii* (1182 - 1218), moine cistercien, auteur d'une *Historia Albigensium* ou *Historia Albigensis* (1218), traduite en 1824 par François Guizot sous le titre : *Histoire de l'hérésie des Albigeois et de la sainte guerre contre eux (de l'an 1203 à l'an 1218)*.

²⁰ Guilhabert de Castres (dates de naissance et de décès inconnues), évêque cathare de Toulouse de 1226 à 1240.

²¹ « Étirement » ou « écartèlement » : supplice qui consistait à étirer les membres d'une victime attachée par les mains et les pieds sur un cheval.

venue au château de Montségur. Il se livre à des retours en arrière, avec parfois des anticipations qui sont projetées dans le passé. Le récit cadre est rédigé à la première personne du singulier. Son contenu est coupé par des digressions, des explications et des descriptions. Il a traversé maints pays. Il rapporte des rencontres. Il dresse des portraits. Il insère des fragments de dialogue. Il résume à sa manière, d'une façon très personnelle, l'histoire tourmentée de cette époque entre la France, l'Italie, Byzance et la Bulgarie. La démarche est sinueuse. Jour après jour, il se livre à un lent approfondissement, à une recherche difficile, dépourvue de complaisance en apparence, sur lui-même. Il s'interroge sur son nom et sur son identité, sur la nature de la liberté et sur la signification de son existence. Il est rebuté par la foi catholique, par son intolérance et par sa cruauté. Il est attiré par les conceptions des albigeois et des bogomiles, et par leur volonté de souffrance. Jusqu'au dernier jour de la rédaction de cette très longue confession, il ne serait pas parvenu à se décider. Sa toute dernière phrase : « si vous lisez ces lignes, sachez que je suis monté sur le bûcher de Montségur » (262), laisse entendre qu'il a fini par choisir, au tout dernier instant, au matin du 16 mars 1244, sur une ultime impulsion mystérieuse.

En cette épopée romancée, un vieil homme se livre à une très longue rêverie solitaire. Il se trouve quelque part en l'une des cellules du château de Montségur, entre la date de la reddition de cette forteresse, le 1^{er} mars 1244 et celle du bûcher, le 16 mars 1244, où périrent quelque deux cent vingt cathares qui avaient refusé de renier leur foi. Il ne sait plus très bien qui il est ou qui il a été, celui qui se serait appelé jadis « Henri de Ventadorn » ou celui qui serait devenu « Boyan de Zemen » (261) à l'instant de son réveil, à l'aube de ce 16 mars 1244, lorsqu'il éprouve l'impression que son propre « visage [était apparu] sur le sol, comme [...] au-dessus d'une eau calme et pure, d'un miroir » (261). Depuis le 1^{er} mars, dit-il, il a écrit. Il a couché ses souvenirs sur un parchemin. Il a reconstitué ses aventures. Il a été un chevalier, un homme d'épée, un « guerrier de la terre » (237). Il a été aussi un croisé, en Terre sainte et en différentes terres hérétiques. Il a été un émissaire secret de la papauté auprès des bogomiles en Bulgarie. Il est devenu par la suite le protecteur et le gardien de leur « Livre sacré » (1), le « cinquième évangile » (18), lors de son voyage de retour vers la Lombardie et le Languedoc. Il se confie en cette longue fiction autobiographique. Il s'interroge. Que dit-il ?

II. DES PENSÉES INTIMES

La confession de ce chevalier est très longue. Des confidences, des bribes d'aveux l'émaillent. Le narrateur cherche néanmoins à demeurer impersonnel. Il se trahit parfois. Sa réserve apparente est peut-être d'ailleurs à la mesure de ses tourments intimes. C'est une « âme » (19) très torturée qui s'exprime. Que révèle ce récit sur ces réflexions intérieures, sur ces aveux peut-être involontaires et sur ces inquiétudes personnelles ?

Le récit est découpé en journées. Au début ou à la fin de ces sections, parfois au milieu d'une séquence intermédiaire, des confidences interrompent la relation des événements. Les faits rapportés sont anciens. Ils se sont déroulés entre 1186 et 1216, une trentaine d'années avant le moment où le narrateur dit écrire sa confession. Il ne dissimule pas les difficultés que lui demande cet effort de remémoration. Il en fait l'aveu. Il les commente. Il analyse les situations. Il explique les enjeux des grands événements dont il a été un acteur ou un témoin selon les circonstances. Il dresse des portraits. Il fait part de ses émotions et de ses réactions. Il possède une vie affective mais il retient l'expression de ses sentiments. Ces remarques sont brèves, éparpillées. Les effets ne sont jamais appuyés. L'auteur procède par de toutes petites touches, par des allusions très rapides sur lesquelles il se garde de s'appesantir. Le procédé permet au narrateur d'atténuer la gravité de ses propres turpitudes, d'en réduire l'importance et d'en estomper les aspects les plus sordides ou indignes. Il ne les dissimule pas. Il ne les révèle pas non plus vraiment. Il en résulte ainsi une psychologie assez sommaire, construite sur une juxtaposition de contrastes et de contradictions. Ces confidences permettent mal de juger ce chevalier sans honneur. Il a d'ailleurs gardé ces aveux secrets jusqu'aux derniers moments de sa vie. C'est à la toute dernière extrémité, après la reddition de la forteresse de Montségur, qu'il se résout à les transcrire sur un parchemin. Ce repentir est très tardif.

Il faut prendre garde à la discontinuité des temporalités qui s'emboîtent dans ce roman. Les réflexions qui jalonnent cette fiction autobiographique prétendent résumer en quinze journées le récit de la rédaction d'un très long cheminement spirituel. Ce processus aurait commencé lors du bûcher de Lavaur, en Languedoc, le 3 mai 1211, lorsque le narrateur évoque sa première et unique rencontre avec un prisonnier bulgare des croisés, Boyan de Zemen. Il en rappelle les circonstances. Une vingtaine d'hérétiques auraient attendu d'être suppliciés, rapporte-t-il. L'un d'eux, interrogé, dit être « bulgare » et s'appeler « Boyan de Zemen » (45). Abasourdi, découvre Henri de Ventadorn, « cet homme [...], cet hérétique, était mon frère » (46). Il lui aurait ressemblé physiquement « comme un jumeau » (47). Il le devient davantage encore lorsqu'il décide de se « faire passer pour Boyan de Zemen » (85) pour mieux tromper les bogomiles au cinquième jour de son récit. Il s'identifie littéralement à lui. À l'avant-dernière page du livre, avoue-t-il, « j'étais Boyan » (261). Le processus d'identification s'est achevé.

L'explication est donnée par le vieillard aveugle que le narrateur rencontre à Tarnov au début de cette cinquième journée. Ce vieil homme explique alors au narrateur que, parce qu'il avait été le témoin de la fin de Boyan de Zemen et qu'il avait pris son nom, il était devenu sans l'avoir vraiment voulu « un parfait bogomile » (86). Il devrait désormais porter ce nom jusqu'à sa propre mort, et nul ne chercherait à connaître sa véritable identité civile. C'est sous ce nom de Boyan de Zemen qu'il est accueilli en effet par les albigeois, à Béziers et au château de Montségur, à son retour de Bulgarie. Ce

patronyme aurait signifié, découvre-t-il, « guerrier de la terre » (237). C'est à ce titre que le « consolament » (252), le rite majeur des albigeois, lui est proposé le 14 mars 1244 par les parfaits de Montségur. Il aurait pris sa décision à cet instant : il quitterait Montségur à la manière de Boyan de Zemen (256), décide-t-il intérieurement. À l'aube du quinzième jour, à son réveil, il est parvenu au terme de son initiation et de sa conversion, il était devenu totalement « Boyan » (261). Il s'éveille alors. La dernière phrase de la confession avertit le lecteur du parchemin que le narrateur est « monté sur le bûcher de Montségur » (262), au terme ultime de cette identification, par un acte absolument libre.

Une inquiétude spirituelle véritable traverse cette très longue confession. Le narrateur se garde d'en faire étalage. Il évoque d'une manière très indirecte, en pointillé, au fil de son récit, en dispersant des bribes d'aveu tout au long de sa relation. Mais c'est un véritable réquisitoire qui est instruit. L'acte d'accusation est dressé dès le début du récit par le moine dominicain anonyme qui a assisté à l'entretien initial qui est censé s'être déroulé entre le héros, Henri de Ventadorn, et le cardinal Ugolino, à Rome, au palais du Latran, par une matinée pluvieuse, à l'été 1218, peu après la mort du comte Simon de Montfort devant les remparts de Toulouse. Le premier grief est fondamental. Il contient presque tous les autres. En tant que chevalier, adoubé au retour de la troisième croisade, vers 1192, son « premier devoir [aurait été] de servir le Christ et la sainte Église » (23). C'est le péché capital. Les autres accusations, la débauche, la vénalité, la trahison, la cupidité, sont d'une moindre gravité. En contrepoint, ces reproches font ressortir en filigrane un éloge implicite de la foi et de la pureté morale des bogomiles bulgares. Mais ces deux séries de représentations antithétiques se servent mutuellement de repoussoir. Le narrateur ne réagit pas aux reproches du dominicain. Il est révolté par les pratiques et la cruauté du christianisme romain du XIII^e siècle, le sac de Constantinople, le bûcher de Lavaur et par « l'intolérance » (19) érigée en dogme. Il ne parvient pas non plus à adhérer pleinement aux valeurs et aux croyances des hérétiques bulgares ou albigeois, même si leur volonté de souffrance semble le fasciner. Jusqu'au bout, il paraît avoir hésité. La fin de sa confession ne lève pas l'ambiguïté radicale de son attitude morale et religieuse. Les catholiques et les bogomiles sont renvoyés dos à dos. L'auteur ne précise pas non plus sa propre position spirituelle.

Les pensées intimes, les confidences, les commentaires intérieurs et les interrogations personnelles dont le narrateur, Henri de Ventadorn fait part dans *L'épopée du Livre sacré* d'Anton Dontchev recomposent un itinéraire spirituel secret, celui d'une âme inquiète, extrêmement tourmentée. Il n'en fait vraiment l'aveu qu'au quatorzième jour de son récit, - le 15 mars 1244 -, lorsqu'il dit : « Je vais dormir. Je prie Dieu de m'éclairer durant cette nuit qui est peut-être la dernière pour moi » (260). Il est toujours révolté par l'intolérance et la cruauté de la foi catholique. Il est à cet

instant non moins attiré par la pureté de la foi des bogomiles et des albigeois qu'il a rejoints au château de Montségur. Il ne parvient plus à ordonner ses pensées. Il écrit. Il est toujours dans l'irrésolution.

III. DES CONVICTIONS INDÉCISES

Les convictions de ce « chevalier errant » (27), ainsi qu'il se décrit lui-même dès le début de son récit, sont très indécises. Il ne cesse de changer de maître. Dès l'âge de seize ans, relève-t-il au tout début de sa confession, sans paraître y prendre garde, il aurait commis une première trahison, un acte de trahison et de « félonie »²² dans la mentalité du XII^e siècle, à l'égard de son frère et son suzerain, le vicomte Ebles V de Ventadorn²³ : « Ma belle-sœur²⁴ fut cause que je quittai le château [de Ventadorn] dès l'âge de seize ans » (8). L'aveu est fait à demi-mot. Il a « convoité l'épouse de [son] frère » (29) aîné. C'était un crime en droit médiéval. Ce futur chevalier a rompu son serment de vassalité. Ce premier errement aurait contenu tous les autres. Ses hésitations et ses revirements permanents n'en auraient été que les conséquences.

Les hésitations de ce chevalier félon sont multiples. Cette irrésolution permanente porte, il est vrai, sur des questions qui étaient considérées comme cruciales, à l'époque, au début du XIII^e siècle. Mais ces interrogations sont à peine esquissées par l'auteur. La confession du narrateur les mentionne sans jamais les approfondir, quelle qu'en soit la nature, d'un ordre moral, métaphysique, spirituel ou institutionnel. Le débat fondamental est abordé au quatrième jour du récit lorsque le narrateur rencontre « l'Ancien de tous les bogomiles » (71), à Tarnov, en Bulgarie. Il est moral. Il porte sur la distinction entre le bien et le mal. Il concerne la nature de ce qui serait « le droit chemin : faut-il lutter contre le mal ou ne point s'y opposer ? » (75). La réponse qui est donnée : « Je lui ai dit : voici le bien et voici le mal » (75), reprend une controverse très ancienne, celle qui opposait déjà Augustin à Pélage, au V^e siècle, sur l'existence du libre arbitre et sur l'exercice de la liberté morale. Le nom de saint Augustin est d'ailleurs cité à la dixième journée du récit. Le second débat est métaphysique. Il oppose l'idée que les catholiques romains se faisaient de Dieu et la conception du « Créateur » (83) qui était défendue par les bogomiles. Ces deux entités n'étaient pas identiques. La première est monothéiste : Dieu a été le seul démiurge, le seul créateur du monde. La seconde est dithéiste : « Dieu le Père [a envoyé] Son fils Satan, ordonnateur du visible » (75) pour créer le monde, explique l'Ancien au narrateur lors de leur tout premier entretien. « Le Christ ou Satan sont frères » (76), conclut aussi l'Ancien pour résumer la manière dont, pour ces croyants, le bien et le mal auraient été inextricablement mêlés. Pour le narrateur, ce dilemme est ardu. Un pirate, un « sarrasin » (117), un mahométan, le résume à propos

²² « Félonie » : acte de trahison commis par un vassal à l'égard de son seigneur suzerain.

²³ Ebles V de Ventadorn (? – après 1236), vicomte de Ventadour ou de Ventadorn.

²⁴ Marie de Limoges (? – vers 1212), première épouse du vicomte Ebles V de Ventadorn.

des catholiques et des bogomiles, avec un humour involontaire, à la fin du sixième jour du récit : « Ils croient donc au même Christ mais pas au même Dieu. La tête commence à me tourner... » (116). Les doutes et les embarras de l'auteur de cette confession s'en trouvent éclairés.

Les certitudes de ce chevalier ont été ébranlées. Il en prend conscience sur le tard, au moment où il écrit sa confession au château de Montségur, au début du mois de mars 1244. Il a perdu la foi. Il n'est pas assuré d'en avoir retrouvé une autre. Ce processus aurait commencé le 3 mai 1211, lors de la prise de Lavaur, lorsqu'il assiste à la mort d'un inconnu, à celle d'un étranger qui dit s'appeler Boyan de Zemen et qui se déclare « bulgare » (45). C'est un choc. Le narrateur affirme être resté « abasourdi » (46). « Cet homme qui se tenait face à moi, cet hérétique, était mon frère » (46), explique-t-il. « Boyan de Zemen », continue-t-il, « tourna les yeux vers moi. Il me vit. Son visage se métamorphosa [...], fut-il étonné de découvrir son propre double ? Je l'ignore [...] Seigneur : Il m'arrive de penser qu'il trouva la force d'accomplir son sacrifice pour la seule raison qu'il m'avait vu et que je lui ressemblais comme un jumeau » (47). L'inconnu se jette dans les flammes. Ce geste, on le devine à la dernière phrase du roman, sera répété par le narrateur, à Montségur, au matin du 16 mars 1244. Cet événement paraît avoir amorcé un processus complexe d'identification et de contre-identification dont seuls les principaux moments sont rappelés. Ce phénomène semble se déclencher quand le narrateur parvient en vue de la ville de Tarnov et qu'il décide « de dire que j'étais Boyan de Zemen » (67). Son sentiment de l'identité se dédouble alors. Il éprouve dès cet instant la sensation qu'il est et qu'il n'est pas à la fois ni Henri de Ventadorn ni Boyan de Zemen. Cette prise de conscience se cristallise à son retour en Languedoc, vers 1220. Pour les albigeois, il est « Boyan de Zemen » (236). Son identité d'emprunt a pris le dessus. Son désarroi devient total lorsqu'il se rend compte que ce surnom avait été le nom en religion de l'Ancien de la communauté bogomile de Tarnov, et aussi celui d'un vieillard aveugle, venu en Languedoc, au concile hérétique de Saint-Félix de Caraman ²⁵, en 1167, avec « Niquinta ²⁶, [le] pape des hérétiques de Constantinople » (92). Ce conflit intérieur aurait perduré pendant toute sa vie. Son propre sacrifice aurait reproduit celui de Boyan de Zemen. En racontant sa confession, il aurait vécu, à rebours, toute cette vie religieuse mais bogomile, hérétique, blasphématrice.

Les mobiles de la décision ultime du narrateur restent un secret. Aucune explication n'en est proposée vraiment. Le procédé est habile. Il permet à l'auteur du roman de maintenir l'intérêt du lecteur en suspens. Le dénouement de ce qui aurait été le drame intérieur de celui qui avait fini par accepter d'être considéré comme « le chevalier au Livre sacré » (Dontchev : 1999, 241) n'est pas achevé. Il ne se conclut pas. Le narrateur semble avoir hésité jusqu'au tout dernier instant. Il s'exprime aussi avec

²⁵ Saint-Félix de Caraman, devenu Saint-Félix-Lauragais en 1921, près de Toulouse.

²⁶ Niquinta ou Nicétas (dates de naissance et de décès inconnues), évêque ou Ancien de la communauté bogomile de Constantinople, venu à Saint-Félix de Caraman en 1167 (ou 1172, les dates sont discutées).

beaucoup d'ambiguïté en tenant des propos contradictoires, quelquefois très confus. C'est le cas lors de la quatorzième journée de son récit où il dit ne plus parvenir à « ordonner [ses] pensées » (259). Il rappelle qu'il avait été de son « devoir, en tant que gardien du Livre sacré, de rester à proximité des bûchers [où brûlaient des hérétiques] afin que [ses] frères mourants y trouvent consolation » (257). À ce moment-là, il n'envisage pas de faire davantage. Le souvenir de Boyan de Zemen continue pourtant à le hanter. Il aurait ainsi « pris [sa] décision à l'issue de son dernier entretien avec Gosselin, l'un des cathares qui l'avaient accueilli au château de Montségur. « Je quitterais Montségur », déclare-t-il, « à la manière de Boyan de Zemen » (256). Il laisse entendre ce que sera son destin. Mais c'est aussi pour se demander quelques instants plus tard : « Avais-je une quelconque raison de monter sur le bûcher ? » (258). C'est seulement aux derniers mots de sa confession qu'on comprend que ce chevalier perdu a finalement préféré mourir. Mais, sur le plan spirituel, le mystère reste entier sur les mobiles de son geste. En retombant « sous le joug du Livre » (241) et en se faisant un défenseur des bogomiles « à grand carnage » (241), il s'est définitivement détourné de la foi catholique. Mais, à Montségur, il refuse cependant de recevoir le « consolament » (252), le rite de la « consolation », celui de l'extrême-onction des hérétiques. Il paraît avoir choisi un autre « chemin [qui] était des plus ardues. Pour défendre le bien, il me fallut faire le mal » (252), rappelle-t-il. En optant pour la volonté de souffrance incarnée par les bogomiles et les albigeois face à la volonté d'intolérance de la papauté personnifiée par le cardinal Ugolino et par le moine dominicain qui l'avait jadis poursuivi, ce « mercenaire du Livre sacré » (258) s'est peut-être réhabilité, à ses yeux du moins. A-t-il pour autant retrouvé son honneur et assuré son salut ? La question reste posée.

Une faute originelle a déterminé la destinée de cet ancien chevalier croisé devenu un aventurier dans cette *Épopée du Livre sacré* d'Anton Dontchev. Il a jadis succombé à la puissance de séduction de sa belle-sœur. C'était un manquement grave au code d'honneur de la chevalerie et, en même temps, à la loi de Dieu et à son dixième commandement dans le *Déteuronome* : « tu ne convoiteras point la femme de ton prochain »²⁷. C'est un être perdu, « un esclave du mal » (197), qui s'exprime à travers cette longue confession. Ses errances et ses errements n'en seraient que la conséquence. Sa décision ultime le serait également. Jusqu'au bout, ce chevalier déchu sera demeuré un indécis.

IV. Les distorsions introduites

De nombreuses distorsions ont été introduites dans la perception du sujet du roman par la traduction comme par la construction de ce roman. Des biais ont été induits. Ils sont parfois déconcertants. Ils concernent la façon dont le titre même de ce récit a été traduit. Ils résultent aussi de

²⁷ La Bible, *Deutéronome*, 5 : 21.

Voir le site : <https://lire.la-bible.net/lecture/deuteronomie/5/1> (15.05.2021)

la nature des sources et des modèles littéraires dont il prend le contrepied, par contraste. Ils résultent aussi d'un jeu subtil sur les références picturales qui inspirent certaines descriptions.

En ce qui concerne le titre, l'intitulé qui a été adoptée par Veronika Nentcheva et par Éric Naulleau pour la version française du récit, *L'épopée du Livre sacré*, met l'accent sur sa forme esthétique, présentée comme « épique ». Or, ce terme d'« épopée » n'est jamais employé par Anton Dontchev dans le texte original de son livre, en bulgare. C'est une surinterprétation. La perception du sujet est décentrée. Ce titre, très métaphorique, invite les lecteurs français à s'intéresser d'abord à un caractère esthétique et formel du récit qui ne correspond pas vraiment à la nature de ce roman. Le mot « épopée » est utilisé en un sens dévié. Il en serait même tout le contraire. Au sens étymologique, une « épopée » est en effet un long poème qui raconte des aventures ou des exploits héroïques, où la légende et le merveilleux se mêlent volontiers à l'histoire. L'histoire des aventures du chevalier Henri de Ventadorn n'est pas très longue, même si sa confession est découpée en quinze journées ou séquences. Le merveilleux chrétien traditionnel des chansons de geste y est absent. Le narrateur est revenu, « le cœur troublé » (29) de la Terre sainte. Il affirme croire en Dieu, il pressent « qu'il existe quelque puissance invisible [qu'il] nomme Dieu » (229) mais il lui arrive aussi de se sentir soudain « environné de ténèbres » (229) surgies de « vertigineuses profondeurs de l'abîme » (229). C'est seulement au douzième jour de sa confession qu'il avoue ces accès de désespoir. Ce narrateur réduit au désespoir est très éloigné des héros chevaleresques de la littérature courtoise. Mais ce terme d'« épopée » renvoie à un titre précis, celui de *La croisade des albigeois. Épopée nationale*, publiée en 1868 par Jean-Bernard Mary-Lafon, une traduction en vers de la *Canso*, la « chanson » ou plutôt la chronique de la croisade albigeoise menée en Languedoc à partir de 1209. Ce long poème, écrit en langue d'oc, a été élaboré entre 1209 et 1218 par Guillaume de Tulède²⁸ et par un autre continuateur anonyme. Les deux traducteurs d'Anton Dontchev semblent s'y être référés sans le dire. Ce qui est sûr, c'est que les principaux événements rapportés par cette *Canso* se retrouvent dans le récit d'Anton Dontchev : le sac de Béziers et le siège de Carcassonne en 1209, la prise de Lavaur en 1211, le concile du Latran en 1214-1215. Mais cette épopée n'en est pas vraiment une. Le merveilleux y est absent même si le Dieu des catholiques et le Créateur des bogomiles s'y affrontent par personnages interposés. Dieu reste sourd aux multiples supplications que le chevalier Henri prétend lui avoir adressées chaque jour. Cette « épopée » n'en est pas une. Ses caractéristiques en sont l'envers et cette « spiritualité [est] factice » (9), comme le ressent d'ailleurs le narrateur.

²⁸ Guillaume de Tulède ou Guilhèm de Tudèla (vers 1199-1214), auteur de la première partie de la *Canso*, la *Chanson de la croisade*, en occitan, contre les albigeois.

En bulgare, le titre, *Странният рицар на свещената книга* (« Stranniyat ritsar na sveshtenata kniga »), signifie « L'étrange chevalier au livre saint » ou « sacré » quand il est traduit d'une manière littérale. La perception du sujet se concentre sur le caractère « étrange », insolite ou excentrique, de ce « pauvre chevalier errant, privé de foyer sur cette terre et privé de dernière demeure près sa mort » (27), ainsi que se présente le narrateur. Ce personnage central en fait un anti-héros. Il est tout le contraire des preux paladins qui peuplent les chansons de geste et les grands romans de la littérature médiévale. Le « *fin'amor* », l'amour courtois, y est aussi absent. Aucune femme idéale, trop aimée, n'apparaît dans cette confession si la sensualité s'y manifeste quelquefois. Le narrateur a été ainsi tenté, jadis, par la puissance de séduction de sa jeune belle-sœur, prénommée « Marie » (8). Il l'avoue dès le début de son récit. Au douzième jour, il le révèle également, « une veuve [...] ne tarda pas à partager sa couche » (223) dans la maison où il s'est arrêté tout un hiver, dans les Alpes, auprès de croyants vaudois, patarins, provençaux qui « se désignaient eux-mêmes indifféremment sous le nom de *bougres* » (223). Cet aveu est franc. Il n'y insiste pas cependant. Auparavant, concède-t-il au neuvième jour de ses confidences, il avait été fasciné par le spectacle de Lada, la jeune bogomile qui l'avait accompagné, ligotée « entièrement nue [...], attachée par les poignets [à] un portique de pierre » (165) lorsqu'elle avait été capturée par des brigands déguisés en loups. Cette scène vue fait penser à un tableau très connu, le seul nu féminin que John Everett Millais²⁹, un peintre préraphaélite anglais, ait représenté dans toute son œuvre, à savoir *The Knight Errant* ou *Le chevalier errant*, peint en 1870 et conservé au musée de la Tate Britain, en Angleterre, à Londres. C'est la même scène qui est décrite. Bref, ce chevalier violent, brutal, « cupide » (25), cet « esclave du Mal » (197), vautré « dans le marécage [de ses] vices » (197), comme le lui reproche le moine dominicain, est un repoussoir. Il est l'antithèse des héros authentiques des romans de chevalerie de Bérout³⁰ ou de Chrétien de Troyes³¹. À cet égard, son histoire est presque l'exact contrepied de la figure d'un chevalier et d'un poète occitan dont l'existence historique est attestée et dont René Nelli³² a imaginé en 1986 « la vie romancée »³³ dans *Le roman de Raimon de Miraval, troubadour*³⁴. La lecture de ce livre a peut-être inspiré dans le récit d'Anton Dontchev la conception du personnage de Peyret de Moissac, un poète et un troubadour à qui les albigeois de Lavaur avaient demandé de se rendre « à Tarnov pour y recevoir le Livre sacré » (43). Ce Peyret de Moissac meurt à son arrivée en Bulgarie, après avoir refusé de trahir les siens,

²⁹ Sir John Everett Millais (1829-1896), peintre et illustrateur anglais.

³⁰ Bérout (1160-1213), auteur anglais d'une version en vers de *Tristan et Iseut*.

³¹ Chrétien de Troyes (vers 1130-vers 1190), poète français, considéré comme le fondateur de la littérature arthurienne.

³² René Nelli (1906-1982), poète, philosophe et historien du catharisme.

³³ Nelli, René. *Le roman de Raimon de Miraval, troubadour*. Paris, Albin Michel, 1986, p.9.

³⁴ Raimon de Miraval (avant 1160-avant 1220), chevalier du Carcassès, poète, musicien et troubadour.

assassiné par Merkit, un des mercenaires « coumans » (32) du tsar Boril³⁵, qui l'avait accueilli à la frontière en même temps qu'Henri de Ventadorn. Ce dernier tue à son tour Merkit en duel. Cette succession de ruses, de trahisons et de meurtres met en relief la duplicité du narrateur. Le récit de la vie de Roger de Montbrun, un chevalier catholique rallié aux hérétiques dans *Les cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun*, un roman publié en 1961 par Zoé Oldenbourg³⁶, une historienne et une romancière française d'origine russe, a pu aussi servir de modèle par contraste au portrait d'Henri de Ventadorn dans *L'épopée du Livre sacré*. D'autres sources, bulgares celles-ci, ont pu avoir contribué à enrichir la représentation de cette figure de chevalier. On songe à une pièce radiophonique, créée et diffusée en 1969 par la Radio nationale bulgare, à Sofia, *Еретичите (Eretitsite / Les Hérétiques)* de Nedialka Karalievna³⁷, qui a été traduite en français en 1995 par Maria Koleva et Tilda Lovi sous le titre : *Les BOGOMILES ou les AIMÉS DE DIEU, comme disaient les gens...* On pense également à un roman, *Рицарят (Ritsariat / Le chevalier)* publié par Véra Moutaftchieva³⁸ en 1971, qui raconte déjà comment un chevalier croisé, Roger de Frey, finit par se rallier aux Bulgares et meurt, tué à la bataille d'Andrinople, le 14 avril 1205, remportée par le Tsar Kaloyan sur l'empereur latin Baudouin I^{er} ³⁹. L'héroïne de *Богомила (Bogomila / La bogomile)*, une pièce de théâtre de Blaga Dimitrova⁴⁰, écrite en 1974, et la silhouette de Calomela dans *La légende de Sybinn, prince de Preslav*, un court roman d'Emilian Stanév⁴¹, paru en 1975, ont pu avoir inspiré certains des traits de la figure de Lada dans le livre d'Anton Dontchev. D'autres sources, plus anciennes méritent aussi d'être signalées. Anton Dontchev y fait allusion au quatrième jour de la relation d'Henri de Vantadorn quand celui-ci arrive à Tarnov au moment d'un « concile contre les bogomiles » (68), convoqué par le Tsar Boril dont on possède le *Synodicon*⁴², le recueil des décisions conciliaires. Mais la chronologie est décalée. Le véritable évènement a eu lieu en février 1211. Anton Dontchev le situe après la mort du comte Simon de Montfort devant la ville de Toulouse, le 25 juin 1218. Ce déplacement est intentionnel.

³⁵ Boril (date de naissance inconnu-après 1218), tsar de Bulgarie de 1207 à 1217.

³⁶ Zoé Oldenbourg (1916-2002), historienne et romancière française d'origine russe.

³⁷ Nedialka Karalievna, journaliste à la Radio nationale bulgare, à Sofia (dates de naissance et de décès inconnues), auteur de *Еретичите (Eretitsi)*, une émission radiophonique. Source : KARALIEVA, Nedialka. *Les BOGOMILES ou les AIMÉS DE DIEU, comme disaient les gens... sont de nouveau à Paris 800 ans plus tard [Еретичите (Eretitsi)*, première radiodiffusion en 1979] [Adaptation de Maria KOLEVA avec Tilda LOVI. Trois DVD], Paris, Cinoche Vidéo, 1995. Film en trois parties.

³⁸ Véra Moutaftchieva (1929-2009), écrivaine et historienne bulgare.

³⁹ Baudouin I^{er} de Flandre et de Hainault (1171-vers 1206), empereur de Constantinople de 1204 à 1205.

⁴⁰ Blaga Dimitrova (1922-2003), poète et romancière bulgare.

⁴¹ Emilian Stanév, pseudonyme de Nikola Stoyanov Stanev (1907-1979), romancier et prosateur bulgare.

⁴² Voir Popruzhenko, M. G., [Попруженко, М.Г.] *Синодикъ царя Бориса*. Известия Русского археологического института в Константинополе. II, 1897 [« Sinodik tsarja Borisa » / « Synodicon du tsar Boril »], Izvest. Russk. Arkheol. Inst. v Konstantin, V (1900). Известия Русского археологического института в Константинополе. II, 1897 id., *Синодикъ царя Бориса* [« Sinodik tsarja Borila » / « Synodicon du tsar Boril »], Одесса, Экономическая типография и литография, 1899.

Il permet d'établir un parallèle entre les « souffrances et [le] sacrifice des malheureux bogomiles » (68) en Bulgarie et les supplices infligés aux albigeois en Languedoc.

D'autres altérations du sujet du roman sont liées à la présence à l'arrière-plan de réminiscences introduites par l'auteur et empruntées à diverses traditions picturales. Ces références sont en filigrane. Elles sont internationales. Certaines sont explicites. D'autres sont plus allusives et secrètes. On peut en déceler quelques-unes. Au deuxième jour du récit, le narrateur se souvient ainsi d'une tapisserie qui ornait jadis l'un des murs de la salle à manger du château de Ventadorn. « On y voyait », dit-il, « une belle dame occupée à tresser ses cheveux, dont une longue mèche retombait sur le sol telle une cascade d'or pur. Au-dessus de sa tête s'épanouissaient trois roses rouges. Un chevalier, tout vêtu de fer, lui présentait un miroir. Au sommet d'une lance fichée en terre flottaient ses armes : les trois mêmes roses rouges. Derrière lui, un cheval richement harnaché grattait le sol de son sabot... » (27). La description est précise mais paraît amalgamer des détails empruntés à quelques-unes des enluminures du *Roman de la rose* de Guillaume de Lorris⁴³ et de Jean de Meun⁴⁴, et à plusieurs tapisseries distinctes de *La Dame à la licorne*⁴⁵, une composition très célèbre de la Renaissance, au XVI^e siècle. Les époques sont télescopées. Le XVI^e siècle se superpose aux événements du XIII^e siècle, substituant « au monde réel un univers de songes et de rêveries » (28), sans que l'on puisse toujours identifier des sources précises. On a déjà signalé l'emprunt qui paraît avoir été fait au tableau du peintre anglais John Everett Millais, *Le chevalier errant*, à la neuvième journée du récit d'Anton Dontchev. Une dernière référence repérable est bulgare et, par-delà, paradoxalement, française. Elle apparaît au quatrième jour du récit lorsque le narrateur est mené en présence d'un vieillard qu'il présente comme le « chef spirituel de tous les bogomiles » (73). Il se trouve « dans une sorte de caverne » (72). Il est ensuite conduit dans une autre grotte, beaucoup plus vaste, où un rituel complexe se déroule en présence de plusieurs milliers de personnes. La cérémonie décrite n'est pas sans évoquer un tableau du peintre bulgare Vassil Stoïlov, le *Sermon bogomile*⁴⁶, conçu à Paris en 1968 et peint à Véliko Tarnovo en 1969, qui représente un prédicateur « bogomile parfait habillé en rouge »⁴⁷, en train de prêcher, debout, à contre-jour, devant l'ouverture d'une grotte que l'on devine être celle de Lombrives, dans l'Arriège, en France, où les derniers cathares se seraient réfugiés, dit la légende. Tous ces lieux sont souterrains. Or, pour les bogomiles en Bulgarie comme pour les albigeois en Languedoc, les rites ne pouvaient se dérouler qu'en plein air. La foi ne pouvait pas être enfermée en des lieux clos. Ces descriptions vont à l'encontre

⁴³ Guillaume de Lorris (vers 1200-vers 1238), auteur de la première partie du *Roman de la Rose*.

⁴⁴ Jean de Meung ou Jean Chopinel ou Clopinel (vers 1240-vers 1305), continuateur du *Roman de la Rose*.

⁴⁵ La tenture dite de *La Dame à la licorne* (XVI^e siècle) est une composition de six tapisseries conservées au Musée national du Moyen Âge-Thermes et hôtel de Cluny, à Paris.

⁴⁶ Vassil Stoïlov (1904-1990), artiste peintre bulgare.

⁴⁷ Stoïlov, Vassil. *Carnet* n°6. Conservés à la Bibliothèque nationale Saints Cyrille et Méthode de Sofia, en Bulgarie, ces carnets manuscrits griffonnés en France et en français par leur auteur ne sont pas paginés.

de ce que les historiens bulgares expliquent sur les pratiques des bogomiles. On est en pleine légende. La source en est française est remontée à un livre intitulé *Sur le chemin du Saint-Graal, les anciens mystères cathares*, publié aux Pays-Bas en 1960 par Antonin Gadal⁴⁸, un instituteur originaire du département de l'Ariège qui consacra sa vie à en explorer les grottes parce qu'il était persuadé que ces lieux avaient été occupés jadis par les cathares, au temps de l'Inquisition, aux XIII^e et XIV^e siècles, et que ceux-ci les avaient utilisés à des fins initiatiques. En ces représentations, l'imaginaire l'emporte sur la réalité historique.

Ce qui est raconté par Anton Dontchev dans *L'épopée du Livre sacré* à propos d'un « XIII^e siècle plein de bruit et de fureur » (4^{ème} page de couverture) a été reconstruit à la fin du XX^e siècle à partir de ce que l'on savait à cette date sur cette période du Moyen-âge. Il en a résulté de nombreuses distorsions. Le passé a été déformé. La traduction en accroît l'altération en une proportion qu'on ne peut apprécier. Du titre primitif du récit en bulgare à sa modification en français, l'intérêt des lecteurs est déplacé du portrait du personnage central ce chevalier insolite, vers ce qui serait le caractère légendaire et imaginaire du récit. Le jeu de l'auteur sur les références littéraires et picturales accentue cette impression. Les deux titres préservent néanmoins un élément identique, un objet symbolique : le « Livre », le symbole allégorique des liens entre la Bulgarie et la France.

CONCLUSION

Paru à l'extrême fin du XX^e siècle, en 1998 en Bulgarie et en France en 1999, ce roman d'Anton Dontchev, *L'épopée du Livre sacré*, dit raconter les multiples aventures que ce « Livre sacré » (1), le « livre secret des bogomiles » (15), auraient connues lorsqu'il aurait été apporté de Bulgarie en France, au début du XIII^e siècle, au temps de la croisade contre les albigeois. Son manuscrit, « une dizaine de feuilles de parchemin » (90-91), rédigées « en caractères glagolitiques – l'ancien alphabet des Bulgares » (167), aurait contenu « les racines de l'hérésie qui [avait ébranlé] le monde chrétien » (16), en Occident, dès 1100. Sa version originale serait venue de plus loin encore, transportée par « un frère arménien [...] depuis ses montagnes natales » (89). Cette traduction en vieux bulgare aurait été amenée en Languedoc, à Saint-Félix de Caraman, dès 1167, imagine Anton Dontchev, par un certain « Niquinta, pape des hérétiques de Constantinople » (92). Ce manuscrit a existé. On en a retrouvé trois exemplaires en latin, conservés dans les archives de l'Inquisition à Vienne, en Autriche, et, en France, à Dôle et à Carcassonne. Une traduction en français moderne et une édition synoptique de ces deux versions de Vienne et de Dôle en latin ont été publiées en France, en 1980, par Edina Bozóky sous le titre : *Le Livre secret des cathares. Interrogatio Iohannis, apocryphe d'origine bulgare*. Cette édition

⁴⁸ Antonin Gadal (1877-1962), instituteur et historien régionaliste français.

précise que cet ouvrage aurait été le « secret, plein d'erreurs, des hérétiques de Concorezzo, apporté de Bulgarie à leur évêque Nazaire⁴⁹ »⁵⁰. Les deux copies de Vienne et de Dôle avaient déjà été publiées en Bulgarie, en 1925, en bulgare et en latin, dans les *Livres et légendes bogomiles (aux sources du catharisme)* de Jordan Ivanov⁵¹. C'est cette source qu'Anton Dontchev paraît avoir utilisée pour en introduire trois fragments au moins de ces deux manuscrits de Vienne et de Dôle, qui sont récités au moment où le narrateur et ses compagnons ont été capturés dans son récit par une bande de brigands déguisés en loups. La version originale en bulgare du roman en reproduit de surcroît, en annexe, une partie de leur retranscription en latin par Jean Benoist⁵² dans son *Histoire des Albigeois et des vaudois ou barbets*, parue en 1691, à Paris. Ce sont les seules données vérifiées que l'on possède sur la manière dont ce livre secret, cet écrit apocryphe, a effectivement circulé au XII^e siècle et au XIII^e siècle entre la Bulgarie et la France.

Ce livre s'inscrit d'abord dans le prolongement d'une tradition littéraire récente, propre à la Bulgarie, marqué par la résurrection de l'histoire des bogomiles dans la littérature bulgare à partir de 1968. Il repose également sur une connaissance très précise de l'histoire de l'albigéisme en Languedoc, en France. Il se fonde enfin sur une grande maîtrise de la littérature courtoise médiévale française, en les deux langues d'oc et d'oïl, dont il prend le contrepied des idéaux et des modèles. Il possède enfin une postérité considérable, en de multiples langues. Le sujet de cette *Épopée du Livre sacré*, l'histoire de la manière dont ce livre et les idées qu'il véhiculait ont circulé entre la Bulgarie et la France a aussi inspiré sur ce même thème, en 2003, *Vassili le bogomile*, un roman écrit en français par une auteure d'origine serbe, Véra Deparis⁵³, et, en 2006, un spectacle musical international, *a capella*⁵⁴, écrit et chanté en neuf langues européennes, *Vox Bogomili*, conçu par le quatuor franco-bulgare « Balkanes »⁵⁵. *Vassili le bogomile* n'est toutefois qu'une longue nouvelle qui se contente de raconter brièvement le voyage d'un jeune homme bulgare, nommé Vassili, « originaire de Philippopoli en Thrace (aujourd'hui Plovdiv en Bulgarie) »⁵⁶ entre son pays et le Languedoc, en 1186, puis son retour jusqu'en Rascie⁵⁷, jusqu'au monastère de Studenitsa⁵⁸, dix ans plus tard, vers 1196, auprès de Rasko

⁴⁹ Nazaire (dates de naissance et de décès inconnues), évêque ou Ancien de la communauté de Concorezzo en Lombardie.

⁵⁰ Bokózy, Edina. *Le livre secret des cathares. Interrogatio Iohannis*. Paris, Beauchesne, 1980, p.87.

⁵¹ Jordan Ivanov Nikolov (1872-1947), historien et linguiste bulgare.

⁵² Jean Benoist (1632-1705), prêtre dominicain français.

⁵³ Véra Deparis (née en 1939), bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale de France.

⁵⁴ « a capella » : se dit de chants sans accompagnement musical.

⁵⁵ Le quatuor « Balkanes » est composé de Milena Roudeva, de Milena Jeliakova-Libeda, de Marie Scaglia et de Martine Sarrazin.

⁵⁶ Deparis, Vera. *Vassile le bogomile*. Paris, Alternatives, 2003, p. 17.

⁵⁷ La Rascie a été entre le VII^e et le XIV^e siècles l'une des plus importantes principautés serbes du Moyen-âge.

⁵⁸ Studenitsa ou Studenica, en Serbie.

Némanitch ⁵⁹, le futur Saint Sava. Ce récit n'évoque guère les particularités de la doctrine bogomile. *Vox Bogomili* est plus dense. À des chants traditionnels en bulgare, en slavon, en grec, en croate, en bosniaque, en latin, en italien, en occitan et en français, se mêlent des prières, le *Pater noster* (le « Notre Père ») catholique en latin et le *Paire Sant* (le « Père Saint ») albigeois en occitan, par exemple. Il s'y ajoute des extraits du *Rituel cathare* de Lyon, en langue occitane, dans l'édition qui en a été établie par Léon Clédat ⁶⁰ en 1887. Que ce soit dans *Vassili le bogomile* ou dans *Vox bogomili*, les allusions aux croyances bogomiles sont très minces, certes. Mais toutes ces œuvres se sont nourries des mêmes sources littéraires, historiques et légendaires. Les romans sur le catharisme se sont multipliés depuis, en très grands nombre, en Europe, en France, en Serbie, en Italie, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre, et même jusqu'aux États-Unis et au Brésil. En cette perspective, *L'Épopée du Livre sacré* d'Anton Dontchev paraît avoir cristallisé d'une manière particulière les influences qui se sont exercées entre la Bulgarie et la France dans la genèse de ces représentations imaginaires sur le rôle de ce livre apocryphe.

Bibliographie

Œuvres primaires

Дончев, Антон. *Странният рицар на свещената книга*. (ИК „Библиотека 48“, София, 1998), София, Захарий Стоянов, 2017. [Donchev, Anton. *Stranniyat ritsar na sveshtenata kniga*. (ИК „Библиотека 48“, София, 1998), Sofia, Zahariy Stoyanov, 2017]

Dontchev, Anton. *L'épopée du Livre sacré*. [Traduit du bulgare par Veronika Nentcheva et Éric Naulleau], Arles / [Paris], Actes Sud / L'esprit des Péninsules, 1999.

Autres œuvres

Bлага, Dimitrova [Димитрова, Блага]. *Богомилката. мистерия* (*Bogomilkata. Misteriya, La Bogomile. Un mystère*, 1974), Sofia, Ed. Fakel, 1999.

Benoist, Jean. *Histoire des Albigeois et des Vaudois ou Barbets*. Paris, J. Le Febvre, 1691.

Bozóky, Edina. *Le Livre secret des cathares. Interrogatio Iohannis, apocryphe d'origine bulgare. Édition critique, traduction, commentaire*. Paris, Beauchesne, 1980.

Clédat, Léon. *Le Nouveau Testament, traduit au XIIIe siècle en langue provençale [suivi de] Un rituel cathare*. Paris, E. Leroux, 1887.

Cosmas le prêtre. *Le Traité contre les bogomiles* (*Презвитер Козма. Слово против еретичите* [Prezviter Kosma. Slovo protiv eretitzite] ou encore *Beceda protiv еретичите* (*Beseda protiv eretitzite* (972), *Cosmas le prêtre. Traité contre les hérétiques* ou *Discours contre les hérétiques*)

⁵⁹ Rasko Némanitch ou Nemanjić (vers 1169-1236), fondateur de l'Église orthodoxe autocéphale serbe en 1219 et sanctifié sous le nom de « Saint Sava ».

⁶⁰ Léon Clédat (1851-1930), philologue et universitaire français.

[traduction et étude par Henri-Charles Puech et André Vaillant], Paris, Imprimerie Nationale – Librairie Droz, 1945.

Deparis, Véra. *Vassili le bogomile*. Paris, éditions Alternatives, 2003.

Döllinger, Ignaz. *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters*. Munich, Beck, 1890.

Gadal, Antonin. *Sur le chemin du Saint-Graal, les anciens mystères cathares*. Haarlem (Pays-Bas), Rozekruis-pers, 1960.

Lorris, Guillaume de, et Meun, Jean de. *Le Roman de la Rose* [Édition par Daniel Poirion]. Paris, Flammarion, collection « GF », 1974.

Ivanov, Jordan. *Livres et légendes bogomiles (Богомилски книги и легенди [Bogomilski knigi i legendi], 1925)* [traduit du bulgare par Monique Ribeyrole]. Paris, Maisonneuve et Larose, 1976.

[Karaljeva, Nedialka] Каралиева, Недялка, *Еретиците. Пиеци (Eretitsite. Piesi / Hérétiques. Pièces, 1970)*. Sofia, Ed. Sibia, 1993.

Levis Mirepoix, Antoine, Duc de. *Montségur. Les cathares*. Paris, Albin Michel, 1924.

Lorris, Guillaume de, et Meung, Jean de. *Le roman de la rose : a facsimile of MS. Selden Supra 57. Bodleian Library, Oxford* (Fac-simile du manuscrit français (Ms. Selden Supra 57), conservé à la Bodleian library, University of Oxford, GB, 1230-1280), Tokyo : Center for research on language and culture, Senshu university, 2008.

Mary-Lafon, Jean-Bernard. [*Histoire politique, religieuse et littéraire du Midi de la France depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*](#) (1841-1844), 4 vol., Paris, Maffre-Capin, 1842-1845.

Moutaftchiéva, Véra [Мутафчиева, Вера]. *Рицарям (Ritsaryat, Le Chevalier)*. Sofia, Ed. Narodna Mladej, 1971.

Nelli, René. *Le roman de Raimon de Miraval, troubadour*. Paris, Albin Michel, 1986.

Oldenbourg, Zoé. *Les brûlés*. Paris, Gallimard, 1960.

Oldenbourg, Zoé. *Les cités charnelles ou l'histoire de Roger de Montbrun*. Paris, Gallimard, 1961.

Oldenbourg, Zoé. *Le bûcher de Montségur. 16 mars 1244*. Paris, Gallimard, 1969.

Peyrat, Napoléon. *Histoire des albigeois*.

[Tome I]. *Les Albigeois et l'Inquisition* (1870). Nîmes, C. Lacour, réédition 1997.

[Tome II]. *La civilisation romane* (1872). Nîmes, C. Lacour, réédition 1997.

[Tome III]. *La croisade* (1872). Nîmes, C. Lacour, réédition 1997.

[Popruzhenko, M. G.], Попруженко, М.Г. *Синодикъ царя Бориса*. Известия Русского археологического института в Константинополе. II, 1897 [« Sinodik tsarja Borisa » / « Synodicon du tsar Boril »], Izvest. Russk. Arkheol. Inst. v Konstant], V (1900), p. viiiiff. Известия Русского археологического института в Константинополе. II, 1897 id., *Синодикъ царя Бориса* [« Sinodik

tsarja Borila » / « Synodicon du tsar Boril », Одесса, Экономическая типография и литография, 1899.

Puylaurens, Guillaume de. *Chronique 1145-1275 (Chronica Magistri Guillelmini de Podio Lautentii, 1275)* [Texte traduit, présenté et annoté par Jean Duvernoy (1976)]. Toulouse, Le Pérégrinateur éditeur, 1996.

Stanév, Emilian (i.e. Nikola Stoyanov Stanev). *La légende de Sybinn, prince de Preslav*. Sofia, Sofia-Presses, 1975.

Vaux-de-Cernay, Pierre de. *Histoire de l'hérésie des Albigeois et de la sainte guerre contre eux (de l'an 1203 à l'an 1218)* [*Historia Albigensium* ou *Historia Albigensis* (1218), traduit du latin par François Guizot]. Paris, Belin, 1824.

Vuillemin, Alain. *Cathares, Bogomiles, Pauliciens à travers les arts, l'histoire et la littérature*. Cordes-sur-Ciel, Rafael de Surtis, 2018.

Articles critiques

Anguelov, Dimitar. Le bogomilisme. Envergure bulgare et européenne. – In : *Heresis*, 1992, n° 19, p.1-18.

Courault, Patrick. Quatuor balkanes. *Vox Bogomili*, la voix bogomile retrouvée [Entretien avec le Quatuor balkanes pour la revue *Histoire du Catharisme*, n°10, juillet 2009]. Voir le site *Balkanes* : <http://www.balkanes.com/presse.htm>

Vachkova, Vesselina. Богомилската алтернатива The Bogomil Alternative [Traduit du bulgare par Vanya Kirilova-Nikolova]. Sofia (Bulgarie), TanNakRa Publishing Centre for Research on the History of the Bulgarians, 2017.

Obolenski, Dimitri. Papas Nicetas : A Byzantine Dualist in the Land of the Cathars – In : *Harvard Ukrainian Studies*, Vol. 7, Okeanos : *Essays presented to Ihor Ševčenko on his Sixtieth Birthday by his Colleagues and Students* (1983), p. 489-500.

Quatuor Balkanes, *Vox Bogomili. Souffle bulgare en Terre cathare* (2008), voir la présentation sur le site : « www.opus31.fr/pdf/Presentation_vox_bogomili.pdf ».

Šanjek, Franjo. Le rassemblement hérétique de Saint-Félix-de-Caraman (1167) et les églises cathares au XII^e siècle. – In : *Revue d'Histoire ecclésiastique*, Louvain (Belgique), Imp. Cultura, 1972, vol. LXVIII, p.767-799.

Vranceanu, Alexandra (ed). *Text(e)/image. Interférences. Etudes critiques. Critical Studies*. Bucarest (Roumanie), Editura Universitatii din Bucuresti, 2009, pp.63-88.

Vuillemin, Alain. Du catharisme en France au bogomilisme bulgare : les sources françaises du tableau, le *Sermon bogomile* (1969), peint par Vassil Stoïlov en Bulgarie. – In : Zerner, Monique, « Mise au point sur *Les cathares devant l'histoire* et retour sur *L'histoire du catharisme en discussion* : le débat sur la charte de Niquinta n'est pas clos ». – In: *Journal des Savants*, 2006, n°2, p.253-273.

Iconographie

[Anonyme] *La Dame à la licorne* (entre 1484 et 1538). Composition de six tapisseries tissées dans les Flandres, découvertes par Prosper Mérimée dans le château de Boussac, dans le département de la Creuse, et conservées depuis 1882 au musée national du Moyen Âge-Thermes et hôtel de Cluny, à Paris, en France.

Angelico, Fra Giovanni (i.e. Guido di Pietro). *Le Couronnement de la Vierge*. Détrempe sur bois, 29, 5x210, (1430-1432). Paris, Musée du Louvres.

Berrugete, Pedro. *L'épreuve du feu* (1470-1471 ?), Huile sur panneau, 120x150, Madrid (Espagne), Musée du Prado.

Berrugete, Pedro. *Le miracle de Fanjeaux : les livres cathares à l'épreuve du feu* (1493-1499). Peinture à l'huile, 122x83, Madrid (Espagne), Musée du Prado.

Cardenas, Bartolomé. *Dispute de saint Dominique, avec les Albigeois*. Peinture sur toile, 233x426 (1610-1615). Valladolid (Espagne), Musée National de la Culture.

Millais, John Everett. *The Knight Errant (Le chevalier errant)*. Peinture à l'huile, 184,1x135, 3, 1870). London (Grande-Bretagne), Tate Britain.

Stoïlov, Vassil. *Bogomilska Propoved [Sermon bogomile]*, Aquarelle, 180x215 (1968) et Tableau 177x210 (1969). Veliko-Tarnovo (Bulgarie), Galerie des Beaux-Arts.

Filmographie

Karaliev, Nedialka. *Les BOGOMILES ou les AIMÉS DE DIEU, comme disaient les gens... sont de nouveau à Paris 800 ans plus tard [epemuju (« Eretitsi »), première radiodiffusion en 1969]* [Adaptation de Maria Koleva avec Tilda Lovi. Trois DVD]. Paris, Cinoche Vidéo, 1995. Film en trois parties.